Document généré le 2 juin 2025 14:20

Liberté

Profession de foi

Pierre Vadeboncoeur

Volume 12, numéro 5-6, septembre–décembre 1970

Paroles pour un futur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60731ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1970). Profession de foi. *Liberté*, *12*(5-6), 15–22.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Profession de foi

J'ai dépassé le milieu de ma vie. Je regarde un peu les choses en moi, autour de moi, et les objets de mes fidélités, et ce qui en mille objets persiste à s'imposer à moi comme le rappel insistant d'une Valeur unique et fondue en toutes choses. Je me sens léger et cependant nécessaire ; inconsistant et cependant relié ; frivole et cependant responsable ; éphémère et néanmoins captivé par l'être, l'être si ferme, si certain, si curieusement scellé dans l'être.

Ainsi qu'on feuillette un livre déjà bien fréquenté mais dont on n'épuisera jamais le sens, je veux parler un peu, comme à loisir, des choses auxquelles, avec constance, j'ai dû accorder beaucoup de prix puisque j'ai vécu effectivement dans la ferveur et puisque celles-ci ont sans cesse repris sur moi des droits que, n'eût-ce été de cela, j'aurais bien écartés facilement. Bien indépendamment de mon libre arbitre, je me suis senti tenu à une attention passionnée envers certaines valeurs dont je me croyais comme averti de la qualité très haute qui fait que l'âme se sent contrainte et soulevée par elles et consentante et violentée tout à la fois. J'ai éprouvé mille fois la sommation faite à l'âme de se placer en état de fidélité, de disponibilité, d'accord et de joie, devant tout ce qui réclamait de l'homme que je suis une réponse de foi.

Ce n'est pas que je veuille parler de moi, bien au contraire. La valeur était du côté de tout ce qui me réclamait, non du mien. La valeur était dans l'être, et c'est de lui que je désire témoigner. Je le ferai, je le sais, faiblement. Un tel

sujet mériterait infiniment mieux, mais nous sommes, au milieu des plus hauts symboles de la solennité de l'être, comme des enfants.

Nous sommes insuffisants, mais fidèles ; distraits et cependant épris ; quotidiens, imprévisibles, futiles, et néanmoins nous restons interdits par certains appels de l'être, par les déclarations qu'il fait du fond de sa nécessité, c'est-à-dire par le verbe.

J'ai toujours été très au-dessous de ce que j'entendais. Ce n'est pas assez pour fonder la grandeur, mais un tel terrain est tout de même assez ferme pour fonder la fidélité. Pour fonder la conscience, la rectitude et le désir. Mettons que j'aie été fidèle, c'est-à-dire croyant. Moral, c'est-à-dire croyant. Sollicité pour une réponse favorable et désintéressée. Requis pour un culte ou pour l'acquiescement à une prédominance. Ecouteur du verbe. Disposé, retenu, incliné, commandé par lui, et me rapportant sans cesse à la constance avec laquelle il soutient son dire.

En ce sens particulier, je crois avoir beaucoup écouté.

C'est entendu, si quelqu'un est sommé, c'est par rien ; mais l'étrange, c'est que chacun l'est. Il n'y a pas de cause à l'honneur et à la justice, mais l'honneur et la justice se soutiennent avec autorité. Il n'y a rien derrière la vérité, mais le mensonge est insoutenable. Je n'ai pas quant à moi cessé d'entendre ce qui, paraît-il, n'existerait pas derrière ces illusions. Il n'y a rien sous la IXe, mais il y a la IXe. Sous les accords terribles et dissonants de *Don Giovanni,* c'est le vide, mais il y a cette éloquence, qui n'exprime rien. Tout exprime, mais rien n'est exprimé.

Or, je n'ai pas voulu croire cela. Je n'ai pas voulu croire que nous dussions tout aux humains, mais qu'il n'y eût pas de créance. Ou encore qu'il y eût un avantage de la vérité sur le mensonge, mais qu'il n'y eût pas de parole. Ou que la révolution fût un devoir, mais qu'il n'y eût pas de justice.

Ma vie, si ordinaire, si pleine de lacunes qu'elle ait pu être et qu'elle sera, s'explique en partie, je pense, par le fait que je n'ai pas cru cela. J'ai écouté. Je n'ai pas écouté

simplement les harmonies de Mozart et de Beethoven, mais ce qu'il y avait derrière. L'énorme matière remuée et soutenue du premier mouvement de la IXe n'est pas pour moi un simple spectacle auditif, ni même un fait immense, un geste de l'histoire ou du cosmos, mais une révélation.

Il y a un malentendu entre une certaine attitude moderne et la mienne : c'est que je persiste à interroger le signifié sous les signes. Je n'ai pas le goût du gratuit et de l'arbitraire, ni du simple jeu. Les signes ne sont pas le contenu, et tant d'effets ravissants ne sont pas pour moi coupés de leurs causes : je perçois le soleil noir de tant de rayons ; j'accuse la source merveilleusement organisée de l'harmonie ; je me dis : il y a ce que nous désirons, voyons et entendons, il y a la splendeur, mais un tel déploiement de feux, un tel progrès ordonné de la matière, un tel luxe de hasards amenés à composition, dans la nature, la symphonie, la joie humaine, un tel bonheur dans le développement, un tel mariage indéfiniment multiplié, une telle pente inclinée vers le difficile et l'improbable, la vie, une telle déroute et une telle victoire, je ne sais pas ce qu'ils recèlent, mais je salue aveuglément ce qu'ils glorifient. Je ne me contente pas de regarder les merveilles ; ce sont des ailes d'oiseau ; et, ravi par elles, je confesse l'être qui vole.

C'est peut-être une telle disposition qui explique la constance. Jamais je n'ai considéré le monde comme un pur phénomène. Je ne me suis jamais accommodé d'une politique qui ne fût aussi une communion, ni d'une morale qui fût exclusivement et sèchement laïque, ni d'une fraternité qui ne fût riche d'un mystère, ni d'une justice qui n'aurait pas d'explication, c'est-à-dire d'inconnu qui la fonde. Je ne veux pas que le monde soit limité et il ne l'est pas. Quand la ferveur et le désintéressement habitent un révolutionnaire, je ne veux pas que ces signes d'une vérité, ces signes d'une pareille nécessité, n'aient de signification que limitée par une philosophie arbitrairement réduite à des concepts utilitaires ou rationalistes. Je n'admets pas que l'inconnu soit appelé l'inexistant et congédié. J'accepte que l'esprit des choses, on le réserve, peut-être, mais je n'accepte pas qu'on le retranche.

Je récuse un univers vide.

Il me faut confesser l'être indiqué par le signe. Il me faut reconnaître, ce qui ne veut pas dire identifier. Nous sommes ensemble et d'un même coeur, et liés, et nous ne serions pas réunis mais juxtaposés ? Je confesserai toujours qu'il y a autre chose sous la mécanique et que les signes manifestent avec une rigueur contraignante pour l'esprit une réalité dont ils n'ont l'air que d'émanations inconsistantes, voire gratuites. La réverbération poétique n'est pas qu'un enchantement ou un prestige, mais c'est l'alleluia de l'être.

Le scepticisme est forcé au contraire de considérer les signes comme des réalités autonomes et qui ne témoigneraient pas d'un principe. Ainsi se constitue un univers mental où la révolution ne confesse pas la justice, et où la justice ne confesse pas l'être. Où la solidarité entre les hommes ne confesse pas l'amour et où cet amour ne confesse pas l'esprit.

Au contraire, à mes yeux, le signifié, toujours caché, est mille fois plus signifiant que son symbole. Ce qu'il y a sous la IXe est infiniment plus que la IXe. Ce qu'il y a sous ce tumulte, sous ces grands actes, est non seulement plus réel, mais infiniment plus exprimant que la IXe elle-même.

La musique n'est pas dans la musique, mais dans l'être.

Nous sommes bien infirmes et bien peu intelligents. Nous coupons d'ailleurs volontiers les ponts de l'intelligence, qui sont, bien plus qu'on ne le pense aujourd'hui, les ponts du coeur. Je me suis efforcé de rétablir quelques-unes de ces communications. Du reste, je pense que nous essayons tous, souvent sans en être bien conscients, de les rétablir un peu, car nous savons bien que nous ne pouvons vivre, ni même comprendre, sans tromper le scepticisme sur un point ou sur un autre.

Que serait la révolution, s'il n'y avait la justice, et que serait la justice, s'il n'y avait l'être ? Que serait l'amour, s'il n'y avait l'être ? Que serait notre mental, notre monde moral, si à chaque affirmation d'une idée ou d'une constance ne correspondait une sorte de garantie cachée pour cette mon-

naie d'échange ? Que serait toute valeur si on la dépouillait de l'inconnu admirable qui la fonde ? Qu'arriverait-il si l'on obtempérait vraiment à l'esprit négateur qui ôte à la fidélité la justification même de la gravité ? Quel univers moral nous propose-t-on, qui soit gratuit ? Que seraient ces devoirs, ces ferveurs, cette foi donnée, ces loyautés, ces noblesses, dans un monde sans profondeur ? dans un univers n'honorant pas par quelque réalité la traite ainsi tirée sur lui ?

Comment comprendre une affirmation qui n'affirmerait rien, une valeur qui ne vaudrait rien ?

Au contraire, je me retourne et j'atteste, je proclame qu'il n'est pas vrai que rien n'est ! Et je confesse un univers où tout est d'abord ce qui ne se voit pas. Et je pose que tout ce qui ne se démontre pas est le fondement même de tout ce qui se démontre, tout ce qui est obscur la source même de tout ce qui est visible ; et j'écris, par-dessus les signes innombrables d'une langue suprême et indéchiffrable, leur traduction simple en termes d'être indéfectible !

Deviner cela confusément, pressentir que je suis redevable de ma joie, ou que le droit est vraiment le droit, donc appuyé sur quelque loi puis nécessairement sur quelque majesté — en somme, deviner obscurément que ce qui a valeur n'est pas arbitraire et gratuit mais au contraire nécessaire et *garanti* — cela ne va pas sans conséquence. Désigner sans les voir la raison et le témoin de la justice, pointer une cause à tout ce qui s'exalte, parler de la justice comme d'une satisfaction à la Justice, bref reconnaître ce qui fonde et justifie tout ce qui se propose, cela n'est pas superflu. Car il ne s'agit nullement d'autre chose, là, que de savoir si la justice est juste, si les valeurs sont des valeurs, si la vérité possède le moindre sens, si l'obligation est sanctionnée, si le langage parle vraiment de quelque chose, si la musique prend ou ne prend pas l'être à témoin.

Cela ne m'était pas indifférent en effet. C'est au nom et sous la dépendance d'une vérité que je pouvais donner ma foi. C'est par un acte d'espérance que je pouvais être fidèle. C'est par un acte de foi que je pouvais comprendre ce qui se voit, ce qui se touche.

Aussi ai-je avec le temps pris le parti de reconnaître qu'il n'y avait pas la moindre place, dans l'explication du monde, pour une réponse qui reproduisît, dans l'affirmation, les termes mêmes du doute, et, alors que l'esprit contemporain faisait de ce doute systématique la clef de ses représentations du monde, j'appelais au contraire l'inconnu en témoignage, par l'espérance, et je l'assignais à une justification sans faille des valeurs, contre l'absurde. Je ramenais au premier plan le fondement mystérieux des choses, comme s'il eût été visible.

N'était-ce pas la seule façon d'entendre, mais de véritablement entendre, ceux qui a divers titres étaient nos maîtres ? Car on ne peut en même temps avoir des maîtres et les déclarer futiles. On ne peut feindre, en écoutant les enseignements, que le monde soit plein, tandis que, d'un autre côté, on adopterait les points de vue de ceux qui, par la vertu du doute, le vident. Pour écouter comme il faut Beethoven, ou Vivaldi, il est nécessaire de recevoir du monde lui-même une grande affirmation et d'y pressentir une indicible harmonie. Le prix qu'on attache à l'enseignement d'un maître est essentiellement lié au crédit qu'on fait à l'univers. La parole tombe à rien si on coupe ce crédit, et rien n'est plus facile que de le supprimer. Le cours s'affaisse, comme à la Bourse, par une crise de confiance, et dès que l'on exige une certitude. Au contraire, si on laisse parler les maîtres, si on leur permet de se servir du langage du révélateur de l'analogie, si l'on fait au monde le crédit qu'ils lui font eux-mêmes, alors on les entend. Toute valeur se fonde sur une métaphysique. On les entend non seulement jusqu'à la limite de leur voix, mais au-delà. Non seulement les entend-on dire ce qu'ils disent, mais on les entend écouter cela même au sujet de quoi ils prophétisent. Il faut faire avec eux le même geste méditatif. On entend alors non seulement leur réponse, mais une interrogation, venue d'ailleurs, qui la provoque et y correspond. Il n'y a de valeur que par rapport à un inconnu ; toute valeur est en ce sens relative, et absolue. Toute valeur confesse.

Donner sa pleine valeur à l'enseignement des maîtres, c'est-à-dire le recevoir avec la foi qui l'accompagne. Ne pas scinder les représentations d'avec le réel qu'elles supposent,

afin que l'arbre de la conscience, rempli d'analogies qui sont ses fruits, croisse librement et illustre par ces signes indéfiniment multipliés un mystère qui se déclare aussi profusément. Deux siècles de négation de l'esprit nous ont presque ravi cette liberté, cette intelligence. Il faut refaire la route inverse, rétablir la naïveté divinatoire de l'esprit.

Faire cela, c'est, dirait-on, peu de chose et c'est encore moins se mettre en état de prouver quelque chose. Mais c'est tout simplement rouvrir un grand chemin, déployer à nouveau le domaine de la connaissance analogique, poétique, spirituelle, mystique, c'est réhabiliter, légitimer à nouveau, non pas petitement et honteusement mais avec éclat et majesté, un mode de connaissance auquel l'homme puisse consentir derechef sans réserve. Il doit être écrit quelque part que l'homme ne peut s'accomplir ni même découvrir et soutenir ses valeurs ultimes qu'à la faveur d'un renoncement au devoir qu'il se fait depuis les grands sceptiques de faire le perspicace. La perfection de l'humanité n'est peut-être accessible qu'aux grands Aveugles et à leurs disciples, pour qui le monde atteste l'ineffable, mais un ineffable existant.

Il y a là toute la différence. Ce sens de l'existant, de cet existant considéré comme postulat par les sceptiques mais rendu à la réalité par la vertu d'une connaissance sans couture, le sens d'un existant récupéré sans preuve et célébré par un culte, donc par un jeu tout analogique, est essentiel à la croissance morale de l'homme et même à la découverte et à l'expression de sa propre infinitude. A son perfectionnement selon cette infinitude. A son exploration spatiale intérieure. Le dégagement, l'expression et l'accomplissement de toute valeur repose sur un credo. Tout s'accomplit à la faveur d'une sorte de conviction innée touchant le réel supposé auquel cette valeur correspond ou répond. L'arbre croit que le sol le supporte et le nourrit, et il croît. C'est peut-être ce qui explique qu'à l'origine des grandes civilisations il y a des époques de grande foi.

Un des principaux mérites du marxisme gît peut-être dans sa rupture avec le scepticisme de l'époque où il est né,

mais sa faiblesse et son vice résident peut-être dans le fait qu'il n'a pas pour autant rejoint une foi, puisque, derrière les choses qu'il croyait voir, il ne réservait pas le mystère, mais au contraire, au nom de la science, s'appliquait à l'exclure. Le regard de l'arbre s'arrêtait à son pied et ne se prolongeait pas, par la vision analogique, dans les profondeurs du sol.

Les valeurs sont des réponses positives à une réalité analogiquement évoquée. Elles reposent sur le contenu du mystère.

PIERRE VADEBONCOEUR